Coll
FRC
83.05

SOCIÉTÉ

DES AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ ;

Séante aux ci-devant Jacobins Saint-Honoré, à Paris.

CIRCULAIRE

AUX SOCIÉTÉS AFFILIÉES.

Paris ce 7 Janvier 1793.

RÈPUBLICAINS, FRÈRES ET AMIS,

LES dangers intérieurs de la patrie croissent à chaque instant ! la surveillante sollicitude de la société des jacobins augmente en proportion.

Puissent ses efforts courageux parvenir à sauver

M+W16663

encore la choſe publique ! & cet heureux fruit de notre perſévérance nous conſolera bientôt de ces jours d'inquiétudes & de douleurs, que nous ont ramené depuis trois mois les intrigans, les ambitieux & les ſcélérats de toute eſpèce !

Mais hélas ! ſi l'eſpérance de ne pas combattre envain pour le ſalut du peuple, nous ſoutient toujours fermes, toujours inébranlables au milieu de la carrière que nous avons entrepriſe ; combien, toutefois, nous devons concevoir d'allarmes pour nos deux filles chéries, LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ, dont le berceau, malgré toute la vigilance de nos ſoins, ſe rrouve plus que jamais ſouillé de l'haleine empeſtée du fanatiſme & de l'ariſtocratie.

Car, ce couple hideux de ſerpens a été, depuis le 10 août, réchauffé à deſſein dans les foyers d'un adroit hypocrite qui, pour employer à ſon gré leurs venins, s'eſt fait publiquement le ſiniſtre dépoſitaire de toutes les terreurs, de tous les ſiflemens des deux monſtres.

Ils ſont préſentement, grace à ſes ſoins perfides, reſſuſcités des journées d'août & de ſeptembre, & parfaitement rétablis dans toute leur vigueur liberticide ; elle leur donne même déjà cet air inſolent, ce degré d'éfronterie qui néceſſita le ſecond tome de la révolution.

Oui, frères & amis, nous vous l'atteſtons comme

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

la plus affligeante des vérités : l'esprit public est cruellement égaré ; le prêtre, le courtisan & les suppôts de l'ancienne magistrature, ont renoué ouvertement leur criminelle coalition ; ils se flattent hautement de relever l'autel, le trône & les parlemens : ils parlent, ils écrivent, ils agissent en conséquence. Ils trouvent protection, & dans la convention, & dans le ministère. Témoins, entr'autres, les Gauthier, les Rivarol, les Lafaye, auteurs des libelles exécrés, & du journal de la Cour & de la Ville, dont plusieurs députés viennent d'avoir l'impudeur de se faire les apologistes, au sein même de la convention.

Aujourd'hui, comme au premier d'août, il est permis, il est d'usage dans tous les cercles des soi-disans honnêtes gens, de dire beaucoup de mal des patriotes, & beaucoup de bien des royalistes. Toutes les injures, toutes les épigrames, sont contre les patriotes ; toutes les plaintes, toute la pitié, toute la faveur même, sont pour ces pauvres aristocrates qui ont eu le chagrin de voir périr une partie de leurs amis ou parens, dans les prisons, & le reste émigré. Et cette famille si injustement prisonnière au Temple ! ah ! il est du bon ton, du ton de la meilleure société, de la plaindre beaucoup, d'afficher hautement l'intérêt que l'on y prend ! Quel plaisir n'a-t-on pas d'avance,

en ſe figurant que la convention nationale va la déclarer complètement innocente !

On verra bientôt, diſent-ils, que ces Jacobins ont fait tout le mal : l'innocence de *notre bon roi* ſera reconnue ; & comme l'on ſentira bientôt, par tous les troubles qui agitent la république, que ce genre de gouvernement ne convient point aux françois, l'on arrivera inſenſiblement au point de ſupplier très-humblement, le vertueux Louis XVI & ſa vertueuſe compagne, de vouloir bien reprendre leur place, & faire diſparoître du ſein de la patrie juſqu'au nom de patriote.

Oui, républicains, rougiſſez d'indignation, en apprenant de tels propos ; mais ſachez qu'ils ſe tiennent en mille endroits, chaque jour, par une troupe de femmes perdues qui vivoient des débauches d'une cour diſſolue, & par un nombre incalculable de fripons qui partageoient avec elle ſes déprédations, & dévoroient la ſubſtance du peuple.

Sachez qu'ils ſe tiennent même dans les lieux publics, depuis le procès de Louis XVI. La plupart des journaux écrivent dans ce ſens pervers, & déjà les ſpectacles les plus fréquentés donnent librement des pièces contre-révolutionnaires.

Il eſt donc évident que l'eſprit public eſt corrompu.

Mais, qui l'a corrompu ?

Comment l'a-t-on corrompu ?

Et quel eſt le but ſecret de ceux qui l'ont voulu corrompre ?

C'eſt ce qu'il faut expoſer ſans détour. Les ménagemens, toujours puſillanimes, ſeroient aujourd'hui criminels.

Qui l'a corrompu, diſons-nous ?

A cette demande, le cri général de tous les vrais patriotes, de tous ceux qui ſont placés au centre des affaires politiques, un cri de douleur & d'effroi déſigne unanimement cet homme, dont l'exiſtence miniſtérielle eſt vraiment un grand déſaſtre dans les circonſtances actuelles, & ſera long-temps une plaie honteuſe à la France.

Oui, frères & amis, nous vous le jurons encore, l'eſprit public s'eſt vicié de la vertu de *Roland*. Depuis que ſes proxenètes l'ont reproduit au miniſtère, l'eſprit révolutionnaire eſt viſiblement atténué.

Mais, comment a-t-il pu l'affoiblir à ce point, en auſſi peu de temps ?

Par la multitude innombrable de moyens qu'a ſçu lui procurer de toutes parts ſa place vraiment monſtrueuſe, dans le cercle républicain ; les manœuvres, l'argent, les libelles, tout a été fructueuſement employé à ce pernicieux uſage.

Roland a commencé d'égarer l'opinion ſur les événemens du 2 ſeptembre, par des affiches plan-

tureuſes, qui ſembloient ſortir de la plume de quelques prêtres réfractaires, ou de quelques nobles conſpirateurs, échappés fortuitement à la vengeance expéditive d'un peuple juſtement irrité.

Il l'a égarée par toutes ces louanges faſtidieuſes & menſongères qu'il s'eſt fait prodiguer, juſqu'à ſatiété, par un tas de journaliſtes, ariſtocrates déguiſés, qu'il prit à ſa ſolde, quand ils eurent perdu leur général Lafayette.

L'encens étoit ſouvent groſſier. Un homme de quelque mérite l'eût défendu ſévèrement aux plumes vénales qui l'en enfumoient tous les jours; mais le miniſtre vertueux ne ſe pique pas de délicateſſe. On l'encenſe comme on peut, & il paye; car, dit-il, c'eſt toujours de l'encens, & tout encens vaut ſon prix.

En voyant ces panégyriques à la toiſe, qui couvroient tous les coins de rue, tous les pans de muraille un peu apparente, la plupart des patriotes ne pensèrent d'abord autre choſe, ſinon que, dans le poſte éclatant où une légère écorce de patriotiſme avoit aidé à placer M. Roland, la tête lui avoit ſoudainement tournée; Ils excusèrent même la foibleſſe de l'homme qui, de mauvais architecte, d'avocat ſans talens, d'inſipide écrivain, d'inepte voyageur & d'ignorant inſpecteur de manufactures, ſe trouvoit tout-à-coup, ſur la fin de ſes jours, le

perſonnage le plus puiſſant de tout l'empire. Ils ne le crurent donc, au commencement, qu'un homme ridicule & vain.

Mais, bientôt, ils devinèrent ſon but coupable, en s'apperçevant que ſa meute familière, qui avoit la baſſeſſe de le flatter journellement, ſans pourtant trouver une ſeule bonne action, une ſeule démarche méritante à rapporter de lui, que cette meute, diſons-nous, avoit auſſi la méchanceté de mordre, en même temps, tous les partiſans de la révolution, tous les hommes diſtingués par leurs lumières & leur civiſme.

Dès-lors, ils jettèrent des regards attentifs ſur ce vice-roi de la fabrique de MM. Briſſot & aſſociés; ils examinèrent ſcrupuleuſement ſa conduite, & ils trouvèrent que le miniſtre, ſi publiquement vertueux *par affiches*, étoit ſecrètement, *par les faits*, le plus abſolu des dominateurs; & le plus hardi des ennemis du bien public.

Que n'avez-vous pu, comme nous, frères & amis, l'obſerver allant, venant, courant, querellant tous ceux entre les mains de qui il ne voyoit pas d'encenſoir; ſe mêlant de tout ce qui ne le regardoit pas, & négligeant tout ce qui le regardoit; y travaillant même même en ſens contraire, c'eſt-à-dire, ne procurant ni la paix de l'intérieur, ni les ſubſiſtances, ce qui eſt cependant

le véritable objet & le premier devoir de la place qu'il occupe : mais, au contraire, ſoit par inſuffiſance, ſoit par perfidie, diſſéminant partout les troubles, laiſſant ou faiſant germer par-tout des diviſions inteſtines, & combinant une famine dans la grande manière de Necker.

Que n'avez-vous pu, comme nous, être à portée de connoître tous les moyens corrupteurs, ou même tyranniques, qu'il a ſi bien employés pour diriger, au gré de ſes paſſions, à l'avantage de ſa meſquine & fâcheuſe adminiſtration, tous les travaux de ces manipulateurs de l'opinion publique, c'eſt-à-dire, les journaliſtes ?

Nous en connoiſſons d'achetés par l'or ; d'autres gagnés par les ſimagrées d'une coquette d'autant plus dangereuſe, qu'une longue expérience l'a rendue plus experte à tous les genres de ſéduction ; d'autres, enfin, ſont ſimplement allèchés par l'odeur des mêts friands qui couvrent la table, devenue tout-à-coup ſplendide, du *vertueux par excellence ;* & ces trois moyens de corruption pour les folliculaires, lâches prôneurs de M. Roland, ont eu auſſi leur efficacité à l'égard d'un grand nombre de motionaires miniſtérieles, membres de la convention nationale.

Les Louvet, les Buzot, les Barbaroux, les Guadet, les Lanthenas, les Vergniaux, les Gen-

ſouné, &c. le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé, tous paraſites affidés du miniſtre de l'intérieur, ſont tous auſſi les complaiſans échos, ou les fabricateurs aſſociés de ces purulentes diatribes, de ces calomnies atroces, lancées ſans relâche contre la ville de Paris, ſa commune & ſes ſections, ſes ſociétés populaires, & colportées rapidement aux extrémités de la république, par l'adminiſtration des poſtes, toutes à la dévotion du calomniateur en chef, lequel oſe même faire arrêter & ſupprimer, & notre correſpondance & tous les écrits qui, d'après l'examen criminel que ſes agens s'en permettent, & le compte qu'ils lui en rendent, ne lui paroiſſent pas cadrer avec ſes vues ſecrètes.

Mais, pourquoi Roland a-t-il des vûes ſecrètes, & quelles ſont ſes vues ſecrètes ?

Cette queſtion, que vous devez naturellement faire, vous tous, frères & amis, qui cherchez de bonne foi la vérité, cette queſtion ſe trouve préciſément la même que celle que nous avons déjà établie. Quel eſt le but de ceux qui cherchent à corrompre l'eſprit public, c'eſt-à-dire à faire retrograder, anéantir même la révolution ?

Il eſt facile de vous mettre en état de vous répondre à vous-même, & de vous rendre raiſon de cette déſertion fréquente de la cauſe patrio-

tique, que font impudemment beaucoup d'hommes en place, après avoir paru la ſervir d'abord avec chaleur, alors qu'ils n'étoient encore rien, ou peu de choſe.

Ces changemens d'opinion, cette verſatilité politique ne ſont malheureuſement pas un phénomène dans notre horizon révolutionnaire, depuis 1789.

Quel fut le but de Lafayette ; quel fut celui de Mirabeau, lorſqu'après avoir été tout par le peuple, ils voulurent être tout contre lui?

Quel fut le but de tant de membres de l'aſſemblée conſtituante & de la légiſlative, lâches & mercénaires apoſtats de la révolution, qui trouvent encore, tous les jours, des imitateurs, malgré que leur turpitude, reconnue à temps, n'ait eu pour eux que des ſuites funeſtes ?

Le but de tant d'intrigues, de fauſſes démarches, de manœuvres compliquées, & de trahiſons, c'eſt chez tous ces déſerteurs du patriotiſme, c'eſt celui d'étendre ou de perpétuer ſa domination.

En ſuppoſant que Roland déſirât garder, ſeulement une dixaine d'années, la place qu'il occupe, comme il l'a déjà fait imprimer par un de ſes affidés, pour ſonder le terrein ; en admettant, diſons-nous, qu'il eût réellement cette modeſte prétention, qu'auroit-il de mieux à faire que ce qu'il fait actuellement ?

Ne devroit-il pas chercher à donner à cette place une telle ſupériorité, un tel éclat, une telle importance, que les autres places du conſeil exécutif, lui devinſſent ſubordonnées, ou n'euſſent qu'une conſiſtance précaire & foiblement apperçue ?

Que faiſoit Octave, pour écraſer ſes collègues dans le fameux triumvirat ? Il ne gagnoit pas de bataille ; il intriguoit, & ſe mêloit de tout.

Mais, Octave, avant de parvenir au point d'uſurper la toute-puiſſance, ſe permit-il jamais, par exemple, un trait auſſi hardi que celui dont Roland a donné, il y a un mois, le ſcandale à la France, à l'Europe entière, étonné que, dans un gouvernement républicain, un homme ait oſé ſe placer ſeul entre la nation & le ci-devant roi, en pénétrant ſeul dans un lieu ſi important, en s'emparant ſeul d'un dépôt qui appartenoit à la nation, en mettant ſur ſa tête, avec une audace ſans exemple, toute la reſponſabilité de l'affaire de Louis XVI ?

Ah ! plus cet attentat paroît inconcevable, plus il faut que les motifs qui l'ont fait commettre à cet homme, aient été puiſſans & perſonnels !

Quoi ! l'on cherche, depuis cinq mois, à donner la plus grande publicité à tout ce qui ſe rapporte aux machinations d'une cour conſpiratrice, & Roland, ayant enfin découvert l'ouvrier qui avoit pratiqué, pour le deſpote, le réceptacle de ſa

correſpondance la plus ſecrète, au lieu de prévenir la convention, ou du moins quelques-uns de ſes comités, de cette intéreſſante découverte, accourt inopinément, & ſeul, aux Thuileries, rencontre les députés Goupilleau & Laloi, commiſſaires nommés antérieurement par l'aſſemblée, pour aſſiſter d'office à toutes les recherches d'effets ou papiers qui pourroient ſe trouver au château, les ſalue ſilencieuſement; & au lieu de profiter de la préſence de ces deux témoins reſpectables, qui ſe trouvoient là, merveilleuſement à portée pour tout homme qui n'eût pas médité un crime, il les fuit rapidement, entre dans l'appartement de Louis, referme avec ſoin la porte, ne garde avec lui que le ſerrurier, fait ouvrir l'armoire myſtérieuſe, porte une main hardie ſur ce que contenoit cette cavité précieuſe, & tient à ſa diſpoſition intime & ſecrète, pendant deux heures, & les deſtinées de Louis, & peut-être celles de la France, qui eût, ſans doute, vu dans ſes papiers, s'ils lui euſſent été fidèlement remis, tous les noms, toutes les liſtes des traîtres qui la vendoient à ſon tyran, la veille même du 10 août.

Il ne diſconvient pas d'avoir gardé, pendant deux heures, & même parcouru ſeul ces papiers, puiſqu'il en fit, devant la convention, une ſorte d'analyſe, une indication marquée d'une partie de

leur contenu, à l'heure même où il les apporta sur le bureau. Mais, puisqu'il étoit maître du secret qui ouvroit la porte de fer, qui nous dira qu'il n'y soit pas venu furtivement la veille du jour où il lui a plu d'informer la convention; & nos soupçons, à cet égard, outre qu'ils naissent naturellement de sa conduite, ont déjà même acquis un commencement de forte preuves ?

Si Roland, dans une ou deux de ces incursions clandestines, s'est en effet permis de soustraire de ces papiers, ce qui le compromettoit lui-même, ce qui compromettoit trop clairement les membres de la dernière assemblée législative, combien son influence doit s'en accroître encore !

Il saura s'en servir pour attacher indissolublement, à son char, certains députés prévaricateurs qui, si jamais ils refusoient de seconder ses vues ambitieuses, seroient menacés par lui de voir publier les preuves écrites de leurs premières perfidies.

Oui, Roland a fait un coup bien téméraire, en enlevant seul ces papiers; mais c'est un coup de parti : il a, par cela seul, mis dans sa dépendance entière, & nécessité à le servir, tous les intrigans les plus déliés. Il règne sur certains par la crainte, & par l'or sur beaucoup d'autres.

Nous disons par l'or, & ce n'est pas sans cause. Outre les bénéfices faisables dans les gestions im-

menſes, remiſes imprudemment à ſes ſoins pernicieux, telles que celles des domaines royaux, des biens des émigrés, & tant d'autres objets qu'il a fait adroitement entrer dans le vaſte cercle de ſon département, & qu'il a confiées à ſes ſectaires, n'oublions pas que, depuis trois mois, il s'eſt fait attribuer, ſous divers prétextes, une ſomme de plus de quarante millions; & l'on peut prédire hardiment que le compte qu'il en rendra, ſera, ſans en excepter celui de Necker, ſon modèle en hypocriſie & ambition, le plus difficile de tous ceux qui, juſqu'à ce jour, aient dû être produits à une nation, qui ſemble condamnée à voir, ſans ceſſe, dilapider ſes finances.

Nous penſons même que ce fléau, nommé Calonne, n'a pas été auſſi funeſte à l'état, que le fléau nommé Roland, ſi la convention ne s'apperçoit enfin du danger de ſouffrir plus long-temps le coloſſe formidable qui, embraſſant à lui ſeul toutes les extrémités de la république, pèſe ſur ſa ſurface, & doit finir par en détruire l'équilibre.

Que les légiſlateurs, pour calmer nos alarmes politiques, s'empreſſent donc de diſſoudre un pouvoir giganteſque, qui commence déjà par les braver eux-mêmes. Que cette place ſi terrible de miniſtre de l'intérieur, ſoit anéantie, ou diviſée entre pluſieurs fonctionnaires.

Car, dans un état où il n'y a point de roi, le miniſtre de l'intérieur en a dès-lors l'influence, à-peu-près comme un intendant peut diſpoſer & diſpoſe arbitrairement de tout dans une maiſon dont le maître eſt abſent.

En effet, voyez un inſtant avec nous, frères & amis, ce qu'eſt un miniſtre de l'intérieur dans le ſyſtême républicain, & combien ſon exiſtence heurte les principes, & compromet la liberté nationale.

Un miniſtre de l'intérieur eſt un homme qui comprime à volonté toutes les forces morales de l'empire; il donne des commotions à toutes les parties; il tient dans ſes mains tous les leviers qui les peuvent mouvoir : il règne par ſa correſpondance, avec les adminiſtrations des départemens; il règne par les erreurs qu'il y fait circuler; il règne par les récompenſes remiſes à ſa diſpoſition, & qui ne deviennent le partage que de ſes adhérens.

Il preſſe ou retarde, à ſon gré, les mouvemens qu'il imprime; il agite ici, il calme là, & toujours par des moyens cachés, & ſans ſe compromettre : car, dit-il, ma place m'oblige à connoître tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur.

Les autres miniſtres n'ont qu'une influence partielle & relative, pour chacun, ſeulement à la partie qui lui eſt confiée. Le miniſtre des affaires

étrangères ne se mêle point de la guerre ; celui de la marine n'a rien de commun avec celui des contributions publiques, qui ne maîtrise point celui de la justice.

Mais, un ministre de l'intérieur, prétendant devoir surveiller tout l'empire, fait insensiblement prendre à tout l'empire l'opinion qui lui convient ; il travaille, il dispose sourdement les esprits, & de son pouvoir à celui d'un protecteur, il n'y a d'autre différence qne celle du nom.

Si la place par elle-même a tant de rapports avec celle du protectorat dans une république, certes, entre le plus fameux des protecteurs dans le siècle passé, & le plus hypocrite des ministres de la nouvelle république, les gens qui aiment les rapprochemens, trouveront plus d'une ressemblance.

Et de véritables patriotes ne frémiroient pas d'indignation, en voyant ainsi la liberté menacée par un homme dont chaque démarche est une atteinte meurtrière qu'il lui porte, dont chaque parole est captieuse, chaque écrit une calomnie ou un outrage à ses plus ardens défenseurs ; par un homme dont l'humeur, de tous temps bilieuse & despotique, l'excite à des injustices sans nombre, à des vexations criantes, à des mesures absolues, arbitraires & souvent *criminelles* : oui, criminelles, c'est le mot ; & pourquoi ne le dirions-nous pas, puisqu'il

ne craint pas d'en mériter la qualification? Car, outre l'attentat dont nous avons porté ſur les papiers de l'armoir à porte de fer, ce qui certainement eſt un grand crime, & peut-être, dans la criſe actuelle, le plus funeſte de tous les crimes que l'on pût commettre contre la nation entière, ce miniſtre ne vient-il pas, tout-à-l'heure, en face de la convention, de lui mentir impudemment ſur le rapport demandé au conſeil exécutif, pour connoître la ſituation de l'empire? N'eſt-il pas venu hier avancer effrontément que le mémoire qu'il préſentoit, avoit été communiqué à ſes collègues les miniſtres, membres de ce conſeil, qui l'avoit approuvé, diſoit-il, & que, par conſéquent, la convention devoit regarder comme le compte de tous les miniſtres?

A peine ce menſonge hardi avoit découlé des lèvres du miniſtre vertueux, que ſes collègues, ſans rien ſavoir de ſes aſſertions fallacieuſes, ſont venus préſenter leurs comptes particuliers, ainſi qu'il étoit de leur devoir, & nier poſitivement que Roland leur eût communiqué. Alors, les plus fanatiques partiſans du miniſtre vertueux ont été forcés de convenir que du moins la véracité ne pouvoit entrer dans l'énumération des qualités ſuppoſées, qui lui avoit fait uſurper ce titre.

Ah! ſans doute, ce trait ſeul ſuffiroit pour

donner à tout patriote impartial, la juſte meſure de la confiance que l'on doit à un impoſteur qui tient les rênes de l'empire : mais il y a long-temps que nous avons jugé l'idole ; & le refus conſtant de notre hommage auroit dû vous avertir de vous défier d'elle, vous, frères & amis, qui ne pouvez la voir que dans l'éloignement & à travers les illuſions d'optique qu'elle a ſi bien ſçu ſe ménager. Et vous, ſociétés égarées par certains membres même des députations de vos départemens reſpectifs, eſclaves ou complices de Roland, puiſſiez-vous bientôt reconnoître, pour ce qu'elles ſont, toutes les opinions deſtructives de la liberté, toutes les erreurs que nous ſavons vous arriver, ſans ceſſe, par mille canaux empoiſonnés, & ſous toutes ſortes de formes perfides.

C'eſt dans cette eſpérance que vous nous verrez toujours prêts à excuſer le ſcandale que pluſieurs de nos ſociétés affiliées, donnent depuis quelque temps par des adreſſes à la ſociété-mère, où, prenant un langage tout au moins déraiſonnable, elles prétendent mieux ſavoir, à deux cents lieues de Paris, ce qui s'y paſſe d'utile ou de dangereux à la liberté, que nous qui ſuivons des yeux tous les mouvemens, qui conniſſons toutes les trames, toutes les coalitions perfides, & nous appliquons, ſans ceſſe, à déjouer les intrigans & traverſer les ambitieux.

Car, remarquez, frères & amis, que, malgré tout ce qu'il plaît à Roland & compagnie de vous faire écrire contre nous chaque jour, vous ne pouvez cependant, ſi vous voulez y réfléchir, vous diſpenſer d'avouer que, depuis l'établiſſement de notre ſociété, invariable dans ſes principes, courageuſe dans ſes combats, elle a voulu & n'a voulu que la liberté, l'égalité & la vérité.

Elle n'a point d'hommes à prôner, elle n'a que des principes à ſoutenir; & s'il eſt dans ſon ſein des membres qui s'y ſont acquis une grande conſidération, c'eſt qu'une longue continuité de travaux utiles à la patrie; c'eſt qu'une marche conſtante dans la bonne voie; c'eſt qu'une lumière toujours pure, toujours sûre, attire néceſſairement l'eſtime & les regards des vrais amis de la patrie.

Mais ſi, quelque jour, contre toute apparence, ceux dont nous parlons ici avec le plus vif intérêt, délignoient de la route qu'eux-mêmes vous ont tracée pour opérer la révolution, alors, mais alors ſeulement, vous nous verriez, fidèles ſectateurs de la ſeule raiſon & de l'eternelle juſtice, abandonner ceux qui, comme Roland, pourroient les méconnoître, au milieu d'un cercle inattendu de richeſſes & de puiſſance.

Mais, loin de nous une telle idée: nos cœurs la repouſſent vivement, & ſa réalité nous paroît

presqu'impossible ; car, maintenant, ces amans de la liberté sont de véritables amis éprouvés dans les circonstances les plus délicates.

Il faut se résumer par un tableau frappant de ressemblance, des causes de nos divisions intérieures.

Frères & amis, vous voyez, d'un côté, un homme, très-médiocre sous tous les aspects, devenu tout-à-coup puissant par la protection de Brissot & des députés de la Gironde ; adoré de tous les aristocrates, de tous les citoyens aveuglés ou suspects, détesté de tous les patriotes.

De ce même côté, un certain nombre de députés, qui desirent en leur ame & conscience que les choses arrivent au point de nécessiter le fédéralisme, système ruineux & destructeur de la puissance de l'empire (& dont nous vous entretiendrons plus amplement quelque jour), chimère véritament désorganisatrice, que Roland flatte cependant ouvertement, & dont il accueille & encourage journellement tous les apôtres, non que ce soit sa vraie manière de penser, mais pour faire adroitement servir à ses intrigues particulières, & même, sans qu'ils s'en doutent, tout l'imprudent parti des fédéralistes.

Voyez encore, de ce même côté, Brissot, le cauteleux Brissot, & véritablement plus qu'aucun autre, l'anti-patriote françois. Celui-ci pourroit,

aux yeux des obſervateurs exercés, paſſer pour le chef d'un troiſième parti, encore plus dangereux que le deſpotiſme de Roland, que le fédéraliſme de certains députés ; car ce ſeroit le parti du cabinet de Londres. Et, en effet, ſi le miniſtère britannique vouloit à ſa diſpoſition un homme ſubtil, un perſonnage jéſuitique dans la convention nationale, pourroit-il avoir mieux choiſi que le député Briſſot, ci-devant verniſſé de patriotiſme ?

Et combien cette idée paroît juſte à ceux qui ſe ſouviennent que le député Briſſot a pris long-temps l'Angleterre pour ſa patrie adoptive ; qu'il y a long-temps ſéjourné, politiqué, imprimé, ſpéculé, intrigué & donné par-là la meſure de ſon caractère & l'apperçu des moyens qui peuvent le rendre utile à ceux qu'il voudra ſervir.

Voyez, de l'autre côté, des patriotes zélés qui, ſatisfaits de leur triomphe, doivent eſſentiellement deſirer la paix & l'harmonie dans toutes les parties d'une république, qu'ils ont conquiſe à travers tant de dangers.

Voyez ici un pouvoir arbitraire s'étendant inſenſiblement, & s'immiſçant par-tout ; là, une réſiſtance non de fait, mais ſeulement d'opinion : ici des départemens tels que celui du Finiſtère, qui oſent ſommer la convention de chaſſer de ſon ſein tout ce qui fait ombrage à Roland, & ſurtout les plus chauds, les plus conſtans amis du peuple ;

ici enfin, une cour nouvelle avec tout son despotisme, ses mœurs sybarites, & son code d'esclaves, & chez la société des Jacobins ni richesses, ni places, ni honneurs.

De quel côté la liberté est-elle donc en danger, & qui doit agiter & corrompre, sinon ceux qui en ont les moyens, & qui peuvent en retirer tout le fruit?

Nous ne pouvons, frères & amis, nous déterminer à finir cette fraternelle circulaire, dont les circonstances ont nécessité l'étendue, sans répondre, une fois pour toutes, à ces dénominations d'agitateurs, de factieux, de désorganisateurs, dont quelques-unes de nos sociétés affiliées se sont permis de nous gratifier tout nouvellement, d'après les insinuations que l'on a pris soin de leur faire parvenir.

Nous vous ferons d'abord remarquer que la cour, ses partisans Lafayette, &c. nous appeloient aussi de même, tandis qu'ils qualifioient les émigrés, les prussiens, de véritables amis de la France, qui alloient la purifier & la réorganiser heureusement.

Ne sommes-nous donc pas naturellement autorisés à présumer que ceux qui parlent de nous, comme la cour & Lafayette, pensent en secret, & agissent même comme Lafayette & la cour.

Reste aux sociétés égarées, qui se font les échos de toutes ces dénominations, ridicules dans leur application à la société des Jacobins, reste à dé-

cider si elles veulent aussi penser comme nos anciens calomniateurs.

Nous vous retracerons ensuite notre immuable profession de foi, celle que nous avons maintenue, & maintiendront toujours, à tous risques, périls & fortune.

Point de souverain que le peuple.

Point de despote que la loi.

Point de loix que des loix républicaines.

Point d'empire morcelé en parties fédérés; mais unité de gouvernement, pour avoir unité d'action; unité de résistance, & offrir à toutes les puissances rivales ou ennemies de la France, un tout imposant par sa force concentrée, qui la maintienne libre, indépendante & victorieuse de toutes les attaques de ses adversaires.

Si la sévérité de ces principes nous fait haïr par ces gens qui voudroient regarder les places qu'ils occupent, comme un bien de patrimoine dont ils peuvent disposer à leur gré, tant pis pour ces gens en place; les soupçons contr'eux sont dès-lors justifiés: le crime hait la lumière, & voilà, en un mot, la cause de ce déchaînement que certains ministres & certains députés tâchent d'exciter contre la société qui, par le genre de son établissement, est devenue pour eux la plus redoutable sentinelle & le plus incommode fanal.

Mais, la société brave leurs clameurs, & se ri-

715

de leurs intrigues : ils passeront ces hommes, & la société restera debout, toujours animée de l'amour du peuple & de la haîne des oppresseurs, toujours entourée des armes à jamais triomphantes de la raison & de la justice.

Ou bien, si le malheur de la France vouloit que les sociétés populaires, déjà violemment attaquées, fussent un jour dissoutes par un renversement de tous les principes ; alors, le dernier des membres de ceux qui composent la nôtre, dût-il lui survivre seul, sauroit, ou poignarder le tyran, comme *Brutus*, ou en expirant comme *Sydnei* sur les débris de la république, il sauroit garder du moins son serment ; il sauroit, malgré tout, VIVRE LIBRE OU MOURIR.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL.

La Société dans sa séance du mercredi, 7 janvier 1793, l'an deuxième de la République française, a arrêté l'impression de cette circulaire, son envoi aux Sociétés avec qui elle fraternise.

MONESTIER, député, *président.*

F. DESFIEUX, *vice-président.*

BOURDON, CHALLES, DROUET, députés, LAFAYE, MITTIÉ, fils, AUVREST, *secrétaires.*

De l'Imprimerie de L. POTIER DE LILLE, imprimeur rue Favart, N°. 5.